

**Gotman Anne. – *Dilapidation et prodigalité.***

Paris, Nathan (Essais et Recherches), 1995, 367 p., 149 FF.

Dans son ouvrage précédent, *Hériter* (PUF, 1988), Anne Gotman décrivait et analysait avec une rare finesse le rapport au patrimoine développé par des héritiers modestes ou moyens. Ici (mis à part une seconde partie consacrée à un long mais utile historique des définitions sociales et juridiques de la prodigalité), l'essentiel du travail consiste en une réflexion menée à partir d'une quinzaine d'entretiens réalisés auprès de dilapidateurs d'héritages importants. Comme dans *Hériter*, la précision et l'élégance de l'écriture, heureusement alliées à la souplesse d'un commentaire qui jamais ne surinterprète ou n'écrase les propos des interlocuteurs, élèvent leur restitution au rang d'un des beaux-arts sociologiques et en font un modèle du genre. *Hériter* avait mis en lumière chez ceux que l'on pourrait appeler les héritiers ordinaires l'existence de deux logiques, celle d'une part du *profit* – l'héritage apparaît bien venu pour pallier des difficultés financières ou pour réaliser un investissement souhaité, on s'en sert de façon instrumentale –, celle d'autre part du *culte* – à ce qui est transmis par les générations antérieures, il convient de toucher le moins possible et même si ce respect de patrimoine transmis implique de la gêne et certains coûts. Dans les cas des dilapidateurs de gros héritages, on retrouve cette même dualité mais à la fois exacerbée et inversée. Au terme de ses entretiens et de ses réflexions, A. Gotman distingue en effet deux catégories de dilapidateurs bien contrastées et que l'on pourrait appeler respectivement les *mangeurs d'héritage* et les *renonçants*. Tous ont en commun d'aspirer au sacrifice de l'héritage et de leur place d'héritier. Mais les uns réalisent ce sacrifice en accentuant leur position de preneurs et consommateurs d'héritage, les autres celle de donateurs (qu'on songe

ici au contraste entre clans preneurs ou donateurs de femmes dans les systèmes de parenté traditionnels). L'inversion par rapport à l'héritage ordinaire tient à ce que ce sont ici les moins infidèles à l'héritage familial qui basculent dans la logique du profit. Créanciers acceptant l'héritage mais se déchargeant du souci et de l'obligation de le transmettre et de le faire fructifier, ils se bornent à le consommer et à le faire disparaître, regrettant seulement qu'il ne soit pas plus élevé. A l'inverse, les renonçants, en refusant la transmission, et en la transformant immédiatement en dons faits à d'autres, vouent en somme à l'héritage ainsi refusé une forme de culte négatif et paradoxal. On serait tenté de dire qu'ils le vénèrent en le «rendant» à d'autres, par quoi il faut entendre qu'ils le rejettent.

De cette logique du refus de recevoir, qui pousse à rendre avant d'accepter, à la place même de l'acceptation, les entretiens fournissent des illustrations magnifiques. Mais aucune n'est plus éclairante sans doute que la saisissante histoire du philosophe Ludwig Wittgenstein qui, issu d'une lignée aussi illustre que richissime, refusant très tôt et de façon intraitable tout héritage et entreprenant tout au cours de sa vie un inexorable et rigoureux travail de décapitalisation générale, a poussé ainsi jusqu'à l'incandescence l'acceptation de ce que A. Gotman, qui lui consacre un de ses meilleurs chapitres, appelle «la contrainte existentielle d'auto-engendrement». Fantasme moderne de la création de soi par soi et de l'absolu refus de toute dette, jetant un jour aigu sur une philosophie qui traque comme la peste tout ce que le langage, et donc le don, et donc la transmission et l'héritage, charrient nécessairement d'obscurités ? A vrai dire, les motivations psychologiques de Wittgenstein, comme celles des autres dilapidateurs, se laissent assez bien deviner. Trois de ses frères se sont suicidés, note son biographe, et son père le faisait travailler très durement...

« A un moment, les huit enfants avaient vingt-six tuteurs privés, et leur mère ne s'intéressait pas à eux » [cité par A.G., p. 108].

Mais s'agit-il à proprement parler de « psychologie » ? C'est ici que l'on pourrait adresser un reproche en sympathie à l'auteur pour l'inciter à pousser encore plus avant son investigation. A très juste titre, A. Gotman situe en effet le champ de son enquête dans le cadre de l'universel socio-anthropologique formé par la triple obligation de donner, recevoir et rendre, dégagée par Marcel Mauss. Dans le cas de l'héritage, comme elle le note, c'est le moment du recevoir qui s'avère constituant. Et la dilapidation, poursuit-elle, « est en somme une manière particulière de rendre qui interrompt le triangle du don... la dilapidation est un don perdu » (p. 16). Ou refusé. Or on voit bien là, comment dans les différentes modalités possibles de l'enchaînement des trois moments du recevoir, du rendre et du donner, de leur enchevêtrement ou de leurs inversions, comment encore dans la différence entre les dons reçus ou donnés selon qu'ils sont verticaux (affichant une transcendance absolue du donateur), transversaux (attestant une transcendance relative) ou horizontaux (ouvrant la place à une parité), s'origine une infinie variété de logiques du sens. On aimerait pourtant qu'à partir de sa distinction si éclairante entre preneurs et donneurs d'héritage, A. Gotman détaille plus avant l'explication typologique. Cela ne la mènerait pas, comme elle semble le craindre, à basculer dans la psychologie, au détriment de la sociologie ou de l'anthropologie, car en tant que telles les catégories du donner, du recevoir et du rendre ne sont nullement psychologiques – tout au plus métapsychologiques –, mais à se situer délibérément en amont, en un lieu où les frontières entre anthropologie, sociologie ou psychanalyse ne sont pas encore pertinentes car tout y relève simultanément de chacun de ces registres. N'est-il pas urgent de contribuer à élaborer la

grammaire permettant de parler et de nous orienter en ce lieu nodal ? Ce beau livre, qui nous ouvre de multiples pistes de réflexion parce qu'il touche à des choses essentielles, nous rend impatients de toucher à la *terra incognita* qui est en même temps la terre promise à des sciences de l'homme et de la société qui seraient enfin réunifiées.

Alain Caillé

**Weinberger-Thomas (Catherine).**  
– *Cendres d'immortalité : la création des veuves en Inde.*

Paris, Le Seuil (La librairie du xx<sup>e</sup> siècle), 1996, 330 p., 140 FF.

Le suicide, la condition de la femme, la religion : trois domaines au moins dans lesquels cet ouvrage captivant a de quoi retenir l'attention du sociologue. C'est aussi une contribution à un vaste sujet en friche : la sociologie de la démesure ou de la surenchère, et – pourquoi pas – la sociologie de l'horreur.

Pour la première fois en France, une spécialiste de l'Inde, à la fois linguiste, historienne et anthropologue, fait le point sur un phénomène qui n'a cessé de fasciner les étrangers de l'Antiquité à nos jours : le sacrifice des veuves qui se brûlent vives sur le bûcher funéraire de leur mari. On les appelle *satis* (*suttee* ou *sutty* dans les transcriptions classiques), mais les étrangers utilisent aussi ce terme pour désigner le rituel lui-même. Avant de l'interdire, en 1829, les fonctionnaires anglais en dressaient une minutieuse statistique. Ils comptèrent 8134 cas de veuves sacrifiées dans la présidence du Bengale entre 1815 et 1828. Mais, s'indigne Durkheim dans *Le Suicide*, « cette pratique barbare est tellement invétérée dans les mœurs hindoues qu'elle persiste malgré les efforts des Anglais ». Le phénomène ne s'est pas arrêté avec l'indépendance : dans le seul Etat du Rajasthan, une trentaine de